

qui ne souffrirait aucune exception. Toutefois, en admettant des exceptions, je les voudrais rigoureusement... exceptionnelles.

Les partisans de l'opinion contraire objecteront aussitôt : " Mais les mystères ! Les fameux mystères du moyen-âge où s'empressait tout un peuple fidèle, avec autant de foi et de piété qu'aux cérémonies religieuses ! Les mystères auxquels assistait le clergé, prêtant aux acteurs le parvis de ses cathédrales, et, parfois, leur abandonnant jusqu'à l'intérieur du sanctuaire ! "

C'est l'argument classique et je vais y répondre. Evidemment, les mystères étaient un spectacle excellent, vraiment chrétien : ils formaient presque un certain prolongement de la liturgie. Boileau se montrait desséché par la rigueur janséniste, en les condamnant avec son habituelle sévérité dans ces deux vers fameux, aussi bien frappés qu'injustement conçus :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Mais la représentation des mystères exige impérieusement une époque et des mœurs chrétiennes ; ils ne sont plus, malheureusement, de notre siècle. Enorme est, effet, la différence entre ces grandes et simples tragédies du moyen-âge et nos drames " sacrés. " La force et la beauté des mystères résidaient moins en eux-mêmes que dans ces trois éléments extérieurs, qui précisément nous manquent aujourd'hui : un poète chrétien, des acteurs chrétiens, un public chrétien. L'auteur, qui retraçait en larges tableaux la Passion de Notre-Seigneur, accomplissait une œuvre pie ; il s'effaçait devant l'ineffable sujet qu'il mettait en œuvre et ne songeait qu'à traduire, avec une exacte et scrupuleuse vérité, l'Evangile lui-même, ou les interprétations les plus connues des Pères et des Docteurs. Il n'ignorait point d'ailleurs que s'il avait voulu broder des variations plus ou moins imaginaires sur le thème sacré, s'il avait eu l'audace inouïe de substituer ses inventions plus ou moins ingénieuses au récit divin, toute l'assistance, imprégnée de foi et connaissant sa religion, aurait aperçu la supercherie, aurait crié au scandale. Il n'en va plus de même aujourd'hui. L'auteur peut se permettre impunément toutes les libertés qu'il lui plaira de prendre avec la vérité historique et religieuse : il ne risque pas de blesser un public ignorant des choses de Dieu, qui ne s'apercevra point des erreurs commises ou, les découvrant, ne songera guère à en être choqué ; qui ne verra, dans la désinvolture avec laquelle un dramaturge arrange à son goût les actions et les discours de Notre-Seigneur, que l'usage des droits dont se targue le poète. Le poète, en effet, s'est toujours cru, ou du moins s'est toujours attribué le droit de modifier l'histoire à son gré, de la déformer parfois complètement quand il l'apportait sur le théâtre ; et les auteurs de nos drames sacrés ne se gênent point pour en user de la sorte avec les paroles de Dieu, avec les détails les plus connus et les plus sacrés de la Passion du Sauveur. L'Evangile, ainsi défiguré, n'est donc plus, comme autrefois, représenté sur la scène, et l'édification que l'on retirait des mystères anciens, édification qui en était la raison d'être et le but, n'est plus offerte, en aucune façon, par les spec-